

Comment c'était ?

par Jacques Leduc

Je débarque à peine de l'avion, j'ai huit heures de décalage horaire dans le corps, je ressens encore les kilos de bagage dans le dos (on fabrique des caisses qui pèsent jusqu'à 35 ou 40 kilos, qui n'ont qu'une seule poignée et qui posent des problèmes d'enregistrement dans les avions), on a couru comme des lapins pour ne pas manquer la correspondance, tout est encore très confus dans ma tête, et à mes amis qui ont eu la gentillesse de venir me cueillir à l'aéroport je dois répondre à la question ineffable : *Comment c'était ?* Comme si j'arrivais de deux semaines de vacances.

Quand on revient d'une ville, d'un pays étranger et qu'on s'y était rendu pour filmer, le regard, certains diraient le jugement, que l'on porte sur cette ville ou cette région passe d'abord par le regard du cinéaste. C'est pour ça que je loge sous la tente ou à l'hôtel, ou que je squatte un logement. De même que le parcours que nous empruntons pour traverser la ville ou pour longer la côte est déterminé par le chauffeur ou le capitaine ! Même quand je ne porte pas la caméra, ce regard que j'arrive à poser est un regard qui exclut un certain nombre d'aléas. À Lisbonne, un jour, j'ai accompagné Gélinas le navigateur, qui tenait mordicus à visiter le musée maritime. Chemin faisant, je lui expliquai que, pour moi, visiter une ville quand j'avais le temps, c'était trouver un petit bar sympathique, m'asseoir au comptoir et laisser la ville venir à moi. Pas question de m'exposer à de tels aléas lorsque je suis en tournage. La raison première de mon séjour à l'étranger est d'exercer mon métier. Alors on niaise pas, comme on dit ! Pas question de sortir trop tard le soir pour se faire une idée de la vie nocturne de Moscou, du Caire ou de Paris, non, on tourne le lendemain, c'est déjà

difficile à Montréal, ici j'ai besoin de toute mon énergie et de ma concentration.

Alors *comment c'était ?*

Tout ce qu'on voit, c'est la ville qui défile dans le pare-brise ! Va savoir comment c'était ! C'est le paradoxe du privilège de voyager avec un certain encadrement. J'étais à Moscou récemment, pour un tournage bien entendu, et c'est évident que j'y ai rencontré des gens que je n'aurais jamais croisés si ce n'était du film. C'est un privilège sans doute, mais deux semaines à se concentrer sur deux personnages, on conviendra que c'est nettement insuffisant pour répondre à *comment c'était ?* C'est clair que lorsqu'on va filmer dans une ville étrangère, voire étrange, c'est clair que notre regard est celui d'un cinéaste, une sorte de regard en format 16 : 9, *tunnel vision*, un regard qui s'abrite aussi, qui se protège comme on se protège parfois derrière son appareil photo. Une façon d'en être sans en être. On passe deux semaines à Moscou ou à Naples. En dehors des personnages qui portent le film et avec lesquels on développe un minimum d'intimité (on filme leur intérieur, on mange avec eux, ils se déplacent pour le film, etc.), en dehors d'eux dont on garde le souvenir, la ville qu'on voit défile dans le pare-brise.

Ce regard paradoxal sur la réalité va qualifier de manière déterminante mon opinion sur les gens et la vie là-bas. Ça n'aura peut-être rien à voir avec la vie telle qu'elle s'y passe réellement, mais je n'ai que ce point de vue pour répondre à la question *comment c'était*. Mais ce n'est pas forcément toujours comme ça. J'en prends pour exemple un séjour en Palestine. Je n'élaborerai pas sur l'ampleur des injustices qui s'y commettent, mais on ne met que trois heures pour s'en rendre compte, même à travers le pare-brise, blindé il est vrai. On se rend compte aussi, dans les mêmes trois heures, à quel point les médias nous informent mal. C'est une autre histoire, j'y reviendrai peut-être, d'autant plus que ce voyage m'a profondément bouleversé.

checkpoint



Photo : Jacques Leduc

Et puis, tourner dans une langue étrangère, ce n'est pas toujours de tout repos. S'il s'agit d'un groupe à filmer, et qu'on y est bien reçu, la dynamique interpersonnelle est souvent suffisante pour arriver à deviner ce qui se passe et tourner la situation avec un minimum d'intelligibilité, de compréhension. Mais s'il s'agit d'une personne seule, la question est tout autre. Dans beaucoup de cas je pourrais mettre la caméra sur pied, établir un cadre moyen, un peu neutre, me retirer pour aller fumer une cigarette dehors, ça ne changerait rien et ça serait déjà mieux que zoomer *in* et *out* pour rien ! Mais je reste assis, caméra à l'épaule pour que le cadre ne soit pas trop fixe, pour que ça respire un peu, à la hauteur des yeux, et je reste attentif, j'écoute malgré tout, la voix trahit l'émotion. Et si une larme coule, je zoom *back* tout doucement. J'ai toujours eu de l'aversion envers les très-trop gros plans de larmes qui coulent, préférant réagir avec pudeur, respect du chagrin de l'autre. La règle des aléas encore, une image touchante. D'ailleurs faire un documentaire, dans la tradition des cinéastes du direct, c'est accorder une part importante au hasard, à l'imprévu, à l'accident heureux. Pour ça, il faut savoir attendre et exercer sa patience dans toutes les langues.

Dans le labyrinthe de ma mémoire, les parcours s'entrecroisent et les aléas se bousculent.

À l'occasion d'un colloque, à Bruxelles, auquel j'avais été invité et où je m'ennuyais à mourir, j'eus l'idée un matin, au sortir de l'hôtel pour me rendre à la salle de conférences, de marcher dans Bruxelles jusqu'à ce que je m'y perde. La recette est assez simple : vous partez au hasard et sans guide et quand vous ne savez plus comment revenir, vous demandez. C'est la règle des aléas... Au retour j'ai croisé Frederick Wiseman qui avait eu la même envie que moi et Marcelline Loridan, assise dans un parc, et qui avait également fui le colloque. Notre retour, remarqué, fut des plus agréables et je garde

des souvenirs fugaces de notre conversation. La règle des aléas.

À Mexico aussi, la règle a joué à l'occasion d'une rencontre avec des cinéastes et des producteurs mexicains. J'ai quelques heures devant moi, chacun est pris par ses propres recherches, je me retrouve seul et décide de m'égarer dans la grande ville de Mexico. Est-ce que je décide vraiment de m'égarer ou est-ce que je m'égarer par mégarde ? Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, je me suis complètement perdu – bien que momentanément – à l'heure du soleil impitoyable, à la circonférence d'un rond-point de béton bouillant, absolument vide de toute circulation, et dont les portes de garage qui ceinturaient ce grand cercle étaient toutes hermétiquement closes. J'étais implacablement, absolument seul sur cette place, personne en vue, le soleil au zénith ne me disait rien de l'est ou de l'ouest, même la rumeur de la ville s'était tue, j'avais la très intense impression d'être dans le trou d'cul du monde, un enfer dépeuplé, nulle part. Comme une image de cauchemar. J'en garde le souvenir

exact, c'était en 1976. Un moment rare en somme, rendu possible par la disponibilité et une certaine foi dans le hasard, dans la règle des aléas.

Et si on me demande *comment c'était* Mexico, la seule image qui m'en reste est une image de rêve. Dans la complexité des choses, le regard singulier que pose un cinéaste sur le réel n'a que sa singularité pour se distinguer des autres.

Comment c'était ? Je ne sais pas, je n'ai pas eu le temps de m'égarer. ☞

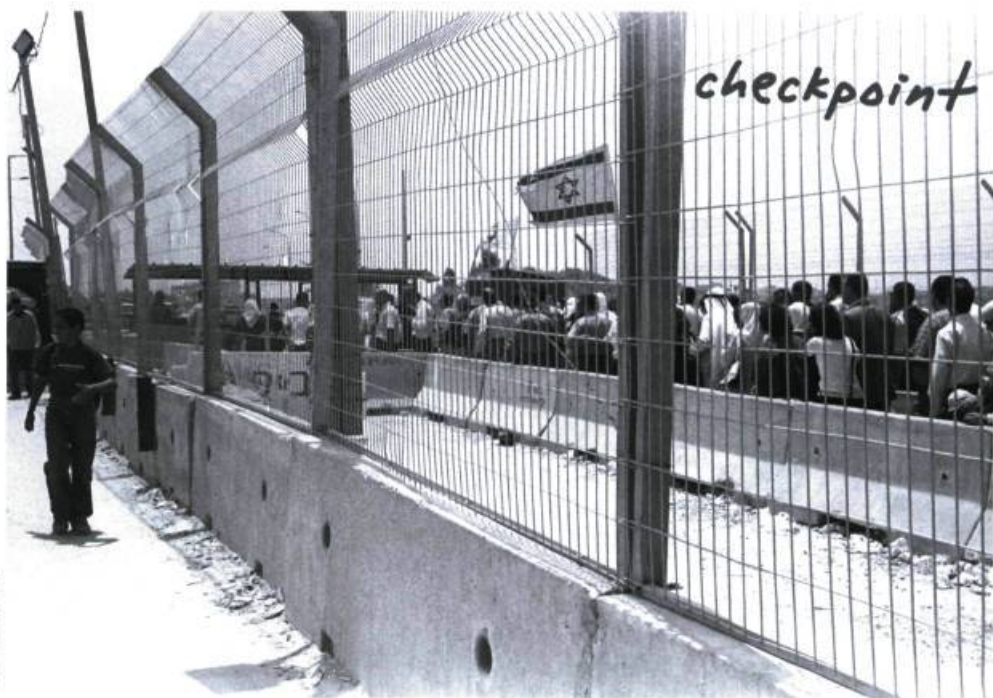


Photo : Jacques Leduc